



LIONEL SALAÜN

Le retour de
Jim Lamar



LIANA LEVI

Extrait de la publication

Je ne sais pas ce qu'il en est aujourd'hui, mais à Stanford, à l'époque, on n'aimait pas bien les étrangers. Quand je dis étrangers, je ne veux pas parler des habitants de pays autres que les États-Unis, comme le Canada ou le Mexique, et moins encore de ceux de la vieille et lointaine Europe que bon nombre de gens d'ici auraient été bien en peine de situer sur une carte. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, quels Suisse, Allemand ou Français, sans même évoquer d'autres peuples dont nous ignorions jusqu'au nom, seraient venus traîner leurs bottes à Stanford? Non, par étrangers, j'entends des types de l'autre rive du Mississippi, sans même aller jusqu'à l'Iowa ou l'Illinois, des gars d'un autre comté, des gens pas comme nous, des gens d'ailleurs, des étrangers, quoi!

Jim Lamar, lui, était né ici, et ses parents avant lui, et les leurs, et sûrement que ça devait remonter à loin, tout ça, peut-être à la fondation de la ville, bien loin. Jim Lamar était né ici, y avait grandi, y était allé à l'école, avait fréquenté l'église baptiste comme tous les gamins de Stanford, avait fait tout pareil que les autres enfants de son âge, de son temps.

Comme eux il avait chassé les grenouilles dans les marais, comme eux il avait pêché le black-bass et le blue catfish dans le Mississippi, comme eux il avait couru les filles et, comme une poignée d'entre eux, il avait été enrôlé en 68, à vingt ans, dans les forces de l'Oncle Sam pour aller combattre les diables rouges dans un coin du monde dont il ne soupçonnait pas même l'existence quelques mois plus tôt. Comme les autres, il y était parti, y avait fait son devoir. Au terme de leur engagement, les autres, du moins ceux qui avaient survécu, étaient rentrés au pays.

Pas Jim.

Des mois durant, ses parents avaient guetté un signe, une lettre annonçant son retour. Le dernier gars d'ici à l'avoir rencontré était Buck Wayland. Cela remontait à juillet 1968, quelque part au nord de Saïgon, dans une plantation de caoutchouc où la division d'infanterie de Buck et le régiment de Marines de Jim s'étaient retrouvés par hasard au coude à coude dans cette antichambre de l'enfer.

Si les deux copains d'enfance n'avaient fait que se croiser, le temps de se tomber dans les bras l'un de l'autre et d'échanger quelques mots, Buck gardait de ces retrouvailles le curieux sentiment d'avoir eu affaire à quelqu'un qui, tout en lui ressemblant trait pour trait, n'était plus tout à fait celui qu'il avait connu. Fini les blagues à deux dollars dont il était si friand. Terminé les coups de gueule destinés à terroriser les copains pour s'achever dans un retentissant éclat de rire. L'immense, le colossal Jimmy semblait bien avoir perdu le sens de l'humour. Et s'il s'était efforcé de sourire, cela tenait plus de la grimace que de l'expression d'un authentique contentement.

Sûr que les circonstances ne prêtaient pas vraiment à la rigolade. Avec ce qu'ils venaient de vivre depuis le début de cette nouvelle opération de nettoyage, quatre jours plus tôt, il y avait plutôt de quoi chialer ou vomir, ou les deux à la fois, que se fendre la gueule en se racontant la dernière de Charly.

Mais quand même, ce n'était pas tous les jours que deux vieux copains de Stanford venaient à se croiser dans un coin perdu du fin fond de l'Asie du Sud-Est. Vivants, de surcroît, après tant de mois de combat. Et en bon état. Pas de blessures, ni l'un ni l'autre. Pas une balle, pas un éclat d'obus, rien.

La rencontre avait duré une petite demi-heure, le temps pour leurs commandants d'échanger quelques informations. Puis chaque bataillon avait repris son chemin, l'un vers le sud, l'autre vers l'est.

En s'éloignant, Buck s'était époumoné, les larmes aux yeux :

« À la prochaine, Jimmy ! À Stanford ! »

Quand il avait raconté cette histoire aux parents de Jim à son retour, début 69, Buck n'avait pas précisé qu'il devait ces larmes à l'attitude de leur fils. À le voir s'engager comme ça, en queue de colonne, le regard vide, sans même lui adresser un signe, il avait eu l'impression de le voir pour la dernière fois. Un gars dans cet état, sur un front aussi chaud, ne fait pas de vieux os.

Ça, bien sûr, il ne l'avait pas dit aux Lamar. N'empêche que pour lui, dans cette plantation de caoutchouc ou ailleurs, son copain était mort, et la confiance, réservée à quelques-uns, avait vite fait de devenir une rumeur dont l'écho, naturellement, était parvenu aux oreilles des parents de l'intéressé.

Au début, ni l'un ni l'autre n'avaient voulu y croire. D'autant que le ministère de la Défense, sollicité à leur demande par le sénateur Grundy, venait de les informer de la démobilisation dûment certifiée du marine première classe Jim Lamar courant février 1969. Ainsi donc, leur fils avait survécu à la guerre. Quant à savoir pourquoi il ne s'était pas manifesté depuis son retour à la vie civile et pourquoi il n'avait pas jugé bon de donner de ses nouvelles au cours des deux dernières années, tout ça restait un mystère. Sans doute qu'il devait prendre du bon temps à Saïgon, à Bangkok, ou dans un de ces pays de sauvages dont la radio avait parlé tous les jours pendant des mois, des endroits aux noms si barbares qu'ils les avaient depuis longtemps oubliés. Deux mois s'étaient écoulés depuis sa démobilisation. Qu'est-ce que c'était que deux mois dans la vie d'un homme ?

À la Noël, retranchés depuis des semaines dans leur ferme du bout du monde, les Lamar ne parurent pas à l'église, ni ne célébrèrent la naissance du Christ d'aucune manière. Pas question pour eux d'aller rendre grâce à Celui qu'ils avaient supplié en vain de leur rendre leur fils unique.

Or, Dieu n'était pas le seul à faire la sourde oreille. À Stanford, tout le monde avait fini par se lasser des jérémiades du père Lamar, et le sénateur Grundy lui-même ne daignait plus répondre aux lettres hebdomadaires d'une mère exigeant la restitution de son enfant.

Le 30 juillet 1970, las de trop de chagrin et d'espairs déçus, George Lamar avait décidé, en ce jour du vingt-quatrième anniversaire de la naissance de Jimmy que celui-ci, désormais, n'appartenait plus au monde des vivants.

Solennellement, sans larmes ni précipitation, il s'était mis en devoir de rassembler tout ce qui, dans la maison, évoquait de près ou de loin la mémoire du disparu. Au soir, vêtements, jouets, outils, meubles lui ayant appartenu, et jusqu'à la seule photographie de Jimmy, arrachée sans ménagement des doigts tremblants de son épouse, le tout soigneusement arrosé d'essence, partaient en fumée.

Après ça, la vie avait repris son cours. Le père Lamar réintégra la société, retrouva ses vieilles habitudes, les parties de pêche entre copains et les cuites du samedi soir dans la bicoque d'Eleazar qui tenait lieu de bar et de quincaillerie. Sauf qu'il buvait plus qu'avant. Bien davantage. Plus d'une fois, à force de chercher des noises à ses compagnons de beuveries, il s'était retrouvé sur le carreau, à caver sa bière dans la boue, un jour le nez cassé, un autre deux dents.

Quand, en juin 1975, des chasseurs de rats laveurs avaient découvert son corps dans les marais, noyé dans une flaque d'eau entre deux touffes d'ajoncs, à moins de trois cents mètres de chez lui, tout le monde en avait déduit qu'il s'était perdu en rentrant à la ferme et que, soûl comme il l'était ce soir-là, il avait suffi qu'il trébuche pour ne plus jamais se relever. Et après tout, pourquoi pas?

Restée seule, Edna Lamar, qui n'avait jamais cessé d'y croire, avait continué d'attendre le retour de son fils. Peut-être n'était-ce plus qu'une question de jours, de semaines, avant que Jimmy repointe son nez par la petite porte jaune en lâchant simplement: «Salut m'man!» Comme s'il était parti la veille. Oui, sûrement qu'elle y croyait encore fin novembre 1979, en s'éteignant doucement, suite à une pneumonie, doucement comme une vieille chandelle parvenue au bout de sa mèche.

Peu à peu, la ferme, maison et terres confondues, vaguement entretenue depuis le veuvage de la pauvre femme par Samuel Dixon qui en retirait un petit bénéfice, avait sombré dans une sorte d'abandon.

Que fallait-il en faire ?

La question avait occupé les esprits un bon moment. La laisser telle quelle ? En attribuer la jouissance à d'autres ? Oui, mais alors à qui ? Samuel Dixon, bien sûr, qui l'avait exploitée depuis la mort du père Lamar, s'estimait le mieux placé. Justement, lui rétorquaient les autres fermiers, il n'en avait que trop profité. À leur tour, maintenant. Et de proposer un roulement, ou un tirage au sort désignant l'heureux bénéficiaire, ou un tirage au sort la première année, puis un roulement les années suivantes. Certains préconisaient l'attribution pure et simple de la ferme à une famille du comté. Ou une vente publique. Ou l'appropriation des biens par la municipalité à laquelle il reviendrait de louer le tout, ensemble ou en morcelant les parcelles. Chacun avait son idée, un projet qu'il se faisait fort de soumettre à la communauté en considérant que c'était le meilleur.

Pourtant, rien ne justifiait une telle curée. Jusqu'à preuve du contraire, l'héritier, tout absent qu'il fût, n'en demeurerait pas moins susceptible de revendiquer, quand bon lui semblerait, ce qui lui revenait de droit.

Au final, le conseil municipal avait décidé de ne justement rien décider durant une période de cinq années au terme de laquelle l'un des projets en lice serait voté et appliqué. En attendant, bon nombre de gens du coin, si ce n'est un peu tout le monde, se chargèrent de gérer, chacun à sa manière, le site en jachère.

Dès les premiers jours, et comment les en blâmer, de bonnes âmes charitables étaient venues arracher à leur sort tragique tout ce que poulaillers, clapiers, soues, pigeonniers et autres comptaient de pensionnaires. Discrètement, sans concertation aucune mais suivant une convention tacite, les uns et les autres s'étaient relayés dans les rayons déserts de ce supermarché à ciel ouvert, raflant jusqu'aux dernières raves, carottes, poireaux et tout ce qui peut pousser dans un jardin, sans dédaigner noix, pommes, patates et maïs entreposés dans la réserve.

Comme il va de soi qu'il aurait été stupide, et regrettable, de laisser gâcher bêtement les conserves préparées avec soin par Edna, certains, sinon les mêmes, n'écoutant que leur conscience, s'étaient enhardis à forcer la serrure de la maison pour ratisser les étagères chargées de bocaux de purées de tomates, de cornichons et, dans le même élan, toutes les denrées périssables amassées dans le réfrigérateur.

À ce stade, le bon sens primant, d'autres – les mêmes encore? – redoutant que la partie habitation, désormais accessible à tous, ne subisse le sort de la partie agricole d'où s'étaient volatilisés tout ce qui avait trait à l'exploitation proprement dite – outils, engrais, jusqu'au dernier bidon d'essence, sans oublier les engins agricoles, tracteurs compris –, jugèrent bon de ne pas abandonner à des mains avides ou indécrites les objets personnels de la famille. Couverts, vaisselle, linge de maison, les boutons de manchettes en métal argenté du père Lamar, la paire de boucles d'oreilles en cuivre ornées d'un petit rubis en forme de trèfle d'Edna dont on avait oublié de l'équiper pour son dernier voyage, furent ainsi subtilisés.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la ferme ne recelait plus entre ses murs que les meubles trop volumineux pour être transportés dans une brouette.

Qu'à cela ne tienne, une énième équipe de déménageurs, craignant certainement que quelque sauvageon vienne saccager un mobilier apte encore à rendre quelques menus services, s'était dévouée pour démonter et embarquer les dernières grosses pièces.

Désormais, plus rien, hormis l'imposant fourneau, ne rappelait que cette maison avait un jour été habitée. Puis, plus rien du tout, après que mon propre père et ses trois frères se furent chargés, non sans d'énormes efforts, de le subtiliser avant que d'autres ne s'en chargent.

Quand la maison, après plus de trois semaines de va-et-vient quotidiens, diurnes et nocturnes, eut enfin acquis le droit au silence et à la quiétude, les esprits, que certains prennent pour des animaux errants en quête d'un abri et de nourriture, commencèrent à rôder alentour.

Plusieurs gamins, parmi lesquels je me comptais, passant le chemin entre Stanford et le fleuve, avaient entendu à hauteur de la ferme d'étranges bruits. Un grincement de porte, la chute d'un bardeau disjoint, un claquement de fenêtre, le souffle du vent glissant sous un appentis, bref, tout ce qui peut révéler la présence de fantômes, démons, elfes ou lutins. Et fait naître dans le cœur vaillant d'une troupe d'enfants la volonté d'en découdre.

Les premiers assauts se soldèrent par quelques jets de pierres dérisoires, suivis d'une retraite précipitée. Rien à voir avec les opérations concertées auxquelles, durant les jours à venir, la petite armée allait se livrer chaque soir dès la sortie des classes. À dix ou vingt mètres de l'objectif, les projectiles, même lancés par des mômes de huit ans, man-

quent rarement leur cible. Aussi, chacun, armé de ses propres munitions – cailloux, billes de plomb, boulons, jusque, pour deux d’entre eux, le dernier jour de combat, d’une carabine 22 long rifle –, accomplit sa tâche avec tant de conviction que l’on put, lorsque les dernières vitres, une bonne moitié de la couverture en bardeaux et une partie de la cheminée eurent rendu l’âme, déclarer l’ennemi vaincu et la guerre achevée.

Ce qui subsistait de la ferme des Lamar pouvait à présent reposer en paix.

Ne restait plus, dès lors, qu’à patienter trois ou quatre dizaines de mois, le temps, pour un tas de bons et pieux paroissiens, de mitonner le projet qu’ils espéraient voir adopter par le conseil municipal à l’expiration du moratoire.

Mon père avait le sien. J’en ignore la teneur car il n’en a jamais pipé mot à personne, surtout pas à mes deux sœurs ni à moi, sans doute de crainte que, fascinés par son génie et dans le but d’épater nos camarades, nous ne dévoillions son plan, ni à ma mère à laquelle, lorsqu’il lui prenait de l’interroger sur ce qu’il envisageait de faire pour s’accaparer le bien des Lamar, il se contentait de répondre avec un petit sourire malicieux et un regard en dessous :

«Ja mon plan ! »

Au printemps 1981, pourtant, la maison reparut subitement sur le devant de la scène.

Un matin de mai, Pete Dellwood et son beau-frère, Casper Goodman, de retour d’une chasse à l’opossum, constatèrent ce qui, dans le droit fil des maintes misères déjà endurées par la ferme, devait logiquement se produire : un, voire des inconnus, occupaient les lieux.

« Ils sont combien ? »

« À quoi ils ressemblent ? »

« Qu'est-ce qu'ils ont comme armes ? »

Et bien d'autres questions, crépitèrent aux oreilles des deux hommes comme autant de balles crachées par les bouches-cannons de la population de Stanford au grand complet massée, moins d'une heure plus tard, sur la place de l'Indépendance.

« J'en sais rien ! » pleurnichait Casper.

« Je sais pas ! » s'agaçait Pete.

Et sûrement, cela aurait pu durer ainsi longtemps si le maire-pasteur, Dudley Clark, étant parvenu à imposer le silence de sa puissante voix de baryton, n'avait requis des deux témoins un compte rendu détaillé de leur découverte.

« Ben, un vieux pick-up crasseux vert épinard, immatriculé en Californie, est garé derrière la maison des Lamar ! » avait lâché Casper d'un trait, au terme d'une profonde inspiration.

« Ouais ! » avait confirmé Pete sous le regard appuyé de Dudley et de plus d'une centaine d'autres guettant en vain une suite.

À partir de là, les spéculations étaient allées bon train. Sur la quantité d'indésirables d'abord, dont le nombre, selon les intervenants, variait de un à trois, sans compter ceux qui auraient pu voyager sur la plate-forme du véhicule. Des Mexicains, alors ! Ou bien, une bande de voyous en cavale après avoir commis un sanglant forfait en Californie. Des voyous mexicains, dans ce cas ! Pas des Noirs, au moins. Pas assez fous pour venir se planquer dans un coin perdu du Missouri. À Kansas City, ou alors Saint Louis, peut-être, mais sûrement pas à Stanford.

Quand, après trois quarts d'heure de palabres, la majorité se fut rendue à l'avis du maire d'admettre une moyenne de trois individus, restait à définir leur degré de dangerosité. Compte tenu des données – trois Mexicains en cavale, retranchés dans une maison isolée après un sale coup en Californie –, on l'estima très vite très haut.

Si quelques-uns approuvèrent l'idée du vieux Ben Lawson de lancer toute la population mâle armée jusqu'aux dents à l'assaut de la ferme, et une petite poignée celle de Phillis, son épouse, de dynamiter purement et simplement le repaire des redoutables bandits, la majorité jugea préférable de solliciter d'abord l'intervention de la police du comté.

Chose dite, chose faite, et moins d'une heure plus tard le Chef Butler et ses deux auxiliaires débarquaient à Stanford soulageant dans le même temps les amortisseurs de la vieille Chevy de service de leurs six cents livres.

«Des Mexicains?» s'était exclamé Sid Butler en remontant la ceinture de son pantalon sous sa bedaine avant de souffler bruyamment par les narines. «M'ont jamais fait peur, ces gars-là!»

Escortés, tels les Rois mages, par l'ensemble de la population jusqu'à l'entrée de la propriété, les trois hommes, le chef devant, un auxiliaire sur chaque aile, avaient poursuivi seuls, d'un pas sûr et la tête haute, leur progression sur le chemin de terre envahi d'herbes folles. À vingt mètres de la bâtisse, les deux adjoints avaient pris position chacun d'un côté du chemin, la main, droite pour l'un, gauche pour l'autre, ostensiblement portée à leur arme, tandis que le Chef Butler gagnait avec la même fière assurance le seuil abrité de la ferme.

De leur arrivée à Stanford à cet instant précis où, le poing levé, le shérif s'apprêtait à frapper à la petite porte couverte d'une peinture jaune écaillée, j'avais été persuadé que rien ni personne n'était en mesure de résister et moins encore de s'imposer à ces trois piliers, aussi larges que hauts, de la Loi. Or, soudain, la peur m'envahit. La peur terrible d'assister là, dans le quart de seconde à venir, au déclenchement d'un tonnerre de feu.

La respiration coupée, semblable à la femme de Loth transformée en statue de sel, je n'existais plus que par le regard. Deux pupilles rivées au poing du Chef Butler dont le mouvement, décomposé à l'extrême, allait, en s'abattant sur le panneau de bois, provoquer l'Apocalypse.

Trois coups. Il avait frappé trois coups, puissants, brefs et rapprochés, et rien ne s'était produit. Sûrement que ça n'allait pas tarder. Sûrement que les gars, là-dedans, avaient été surpris et que, ayant ramassé leurs armes, ils prenaient position avant d'ouvrir le ball-trap.

Les yeux fermés, je songeais que si le Chef Butler avait la bonne idée de ne pas insister, de s'écarter de la porte et de nous rejoindre en compagnie de ses deux adjoints, le pire pouvait encore être évité. Dans le fond, le plan de la vieille Phillis de tout faire péter à la dynamite était sans doute le meilleur. Pourvu seulement que le Chef Butler...

Trois nouveaux coups, plus puissants, retentirent là-bas, d'où allait jaillir la foudre. Bientôt, certainement très bientôt.

En attendant, j'entrouvris légèrement les paupières pour apercevoir le shérif qui, les mains sur les hanches, tournait vers nous sa large face virant au rouge sous les bords évasés de son chapeau plat. Rien. Toujours rien.

Et puis, dans le silence immense, un bruit, que tous ici, à commencer par les auxiliaires de police qui, subitement, avaient extrait leur revolver de leur étui, reconnurent comme celui de l'armement d'un chien de fusil, se fit entendre. Tandis que certains, cédant à la panique, s'égaillaient pour s'abriter derrière tout ce qui semblait assez large pour les protéger de la pluie de balles redoutée, le Chef Butler s'appliquait, sans quitter la porte des yeux, à nous apaiser d'un geste de la main.

Fasciné, je m'évertuais à fixer cette image dans un repli de ma mémoire afin de conserver de cet homme un souvenir à la hauteur de sa réputation. Opération réussie, si bien même que cette scène s'impose à présent à mon esprit, alors que je cherche à me représenter celle qui s'ensuivit. Perdue.

Lorsque mon film reprend, le Chef Butler est toujours à la même place, toujours sur ses deux pieds, mais plus tout seul. Aucun coup de feu n'a été tiré durant l'interruption et, à la réflexion, ce que tous ont pris pour l'armement d'un chien de fusil n'était jamais que le bruit du système d'ouverture de la porte.

Si nul autre que lui n'était pourtant visible, le bonhomme, après avoir touché le bord de son chapeau, s'adressait bel et bien à quelqu'un, quelqu'un situé à l'intérieur de la maison, quelqu'un, à en juger par l'apparente quiétude du représentant de la Loi, ne manifestant aucune agressivité, quelqu'un, enfin, dont, après cinq minutes d'entretien courtois, le Chef Butler contrôlait, sans cesser de hocher la tête, les papiers d'identité.

Là-dessus, le shérif avait une nouvelle fois touché le bord de son chapeau et, tandis que la porte se refermait derrière lui, avait repris le chemin envahi d'herbes folles,

récupérant au passage ses auxiliaires apaisés. Les derniers à s'être planqués abandonnaient leur abri quand les trois policiers parvinrent à notre hauteur.

« Bon ! Vos Mexicains, là », avait dit Sid Butler en se plantant au milieu du chemin, les jambes écartées, la tête inclinée sur le côté, « ne sont qu'un, et il est pas mexicain !

– Et après ? Ça sert à quoi que vous êtes venu si c'est pour le laisser là-dans ? avait gueulé le vieux Ben Lawson tout juste sorti de derrière un gros arbre.

– À faire respecter la Loi ! En commençant par éviter qu'une bande de justiciers du dimanche ne le fasse à ma place ! »

Coupant court au grondement qui montait de la foule, Dudley Clark avait tenu à rappeler à ses administrés qu'il était le premier d'entre eux, et aux policiers du comté qu'il avait son mot à dire.

« D'accord, Sid, vous avez fait votre boulot, mais nous, maintenant, qu'est-ce qu'on fait de ce gars ?

– Vous lui foutez la paix et vous retournez à vos occupations ! »

Le tonnerre de protestations qui éclata à ces mots, souligné par le silence d'une bonne moitié de la population consternée, avait engendré un malaise que le maire, une fois encore, s'était efforcé de dissiper.

« Mais enfin, Sid, je ne comprends pas... Pourquoi ?

– Parce que ce gars-là, il est chez lui ! »